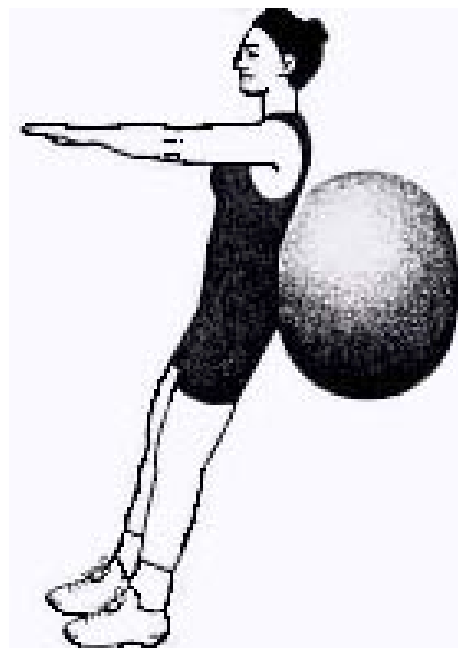


Tétons, tétines

Selon Séboün



AC & D
Ambition Chocolatée & Déconfiture



La maternité

numéro **14** gratuit

Bouclette de vie

selon Anarcocochino

Ô petite nymphe aux seins nus
Courant dans les bois
Effrayée.

Tes rondeurs te gênent ?
Tu manques d'exercice ?
L'aérobic du mardi n'a pas suffit ?
Cours plus vite !

Tu promets :
Fini la clope
Fini le *Big Mac*
Oui mais, cours plus vite !

La lisière du bois...Pap...!
Ne crie pas,
A quoi bon ?
Personne ne t'entendra...
Alors, cours plus vite !

En 36, pépé en avait 15
Il faisait des barbelés
Pour les tranchées...
España, tierra de libertad
Facista, no pasará

En 96, papa n'a rien compris
Il a dressé des barbelés
Pour sa chasse gardée :
PROPRIÉTÉ PRIVÉE
543 hectares pour lui
Autant dire pour rien

Éreintée,
Les bourrelets égratignés,
Un sein - le droit - saigne un peu,

Déjà...
Alors que tout ne fait que commencer.

Papa est loin
Il prend son pied avec maîtresses et lévriers
Maman rend visite à pépé
Troisième allée, contre le mur
Elle y va déposer des œillets...

Et toi
Qui cours toujours...
Maudits barbelés
Et pas moyen de leur résister
Si. Cours plus vite !

Elle les entend
Les hurlements se mêlent
Enragés et enragés !
La petite nymphe dénudée
S'y trouve nez à nez :

Le tour de la propriété est terminée
La partie de chasse s'achève
Celle de jambe en l'air aussi.
On rappelle les chiens enragés
Sauf la petite nymphe
Oubliée...?

Serait-ce sa chasteté
Qui aurait attiré
Ces monstres de cruauté ?

Ne cours plus
Ils sont là
A quelques mètres de toi
Tu n'a plus le temps d'avoir honte de papa
Leurs morsures essuieront ses souillures
Et maman ?
Elle est restée auprès de pépé
Elle ne s'est pas ratée...

La petite nymphe aux entrailles déchiquetées
Laisse papa seul dans sa propriété
Qui a oublié sa petite nymphe engraisnée
Et les deux chiens racés qui l'ont massacrée

Papa court pour l'argent
Sa fille court dedans
Y vit, y crève.

A quoi bon perdre son temps ?
Il y a d'autres mamans pour faire des enfants
Et d'autres chiens méchants pour les massacrer dans la propriété privée.

Jules !
Monsieur ?
Fais-moi disparaître tout ça !
Bien Monsieur.

Tout est bien qui finit bien

Selon Jean Jean Moto

Il est bien improbable que personne ait jamais pu surprendre cette conversation. Le jeune couple dont il est question habite dans une maison individuelle à la campagne, dans un pays riche d'argent, et leurs plus proches voisins ne se plaignent jamais du bruit qu'ils peuvent faire.

Et voilà qu'ils évoquent à nouveau l'éventualité d'avoir un enfant.

- Tu sais, je crois que c'est vraiment le moment, pour nous, maintenant, d'avoir des enfants.
- [Silence]
- Ce sera beaucoup plus dur après.
- Y'a pas très longtemps qu'on en a parlé.
- Je sais, mais je crois que c'est vraiment le moment.
- Oui... Je ne sais pas, je suis vraiment pas sûr, encore une fois ça me semble un peu tôt.
- J'en ai discuté avec ma mère l'autre jour et elle a raison je crois, c'est-à-dire que quand tu veux un enfant, tu te poses pas de question. Quand t'es mûr, tu te poses pas de question. Si on se pose des questions, c'est qu'on est pas mûr. Les enfants, ça doit venir naturellement.
- Non mais c'est pas que je suis pas mûr, au contraire, non mais ce que je vois, c'est par rapport aux autres.
- Tu veux dire par rapport aux copains, c'est ça ?
- Mais oui, c'est la même chose que ce qu'on disait déjà l'autre jour. Si on a des enfants maintenant, on peut dire fini la moto, y a plus qu'à la revendre, et ça veut dire fini les ballades avec les copains, et finalement ça veut dire fini les copains. Mais peut-être que t'aimes pas faire de la moto...
- Si, j'aime bien faire de la moto, mais maintenant on en a assez fait. Et puis ça veut pas dire fini les copains, au contraire. Je suis d'accord avec toi, moi. Mais je crois que c'est qu'une question de temps. Tous les copains, ils en parlent aussi d'avoir des enfants, et pour eux, c'est le même problème. Ils revendront tous la moto. Si nous on s'y met, je sais qu'ils le feront aussi. Les filles, elles ont toutes envie d'avoir des gosses maintenant.

Elle, elle a une poitrine maternelle et elle rêve d'être une bonne mère. Elle se tord le ventre d'envie et dort avec un coussin. Elle peut pas faire de la moto avec un coussin sur le ventre de toute façon, alors à quoi bon...

La sonnerie du téléphone : dring, dring, etc.

- Allo, Véronique, c'est maman.
- Ben oui, je t'ai reconnue. Ça va ?
- Oui oui, ben j'appelais pour avoir de vos nouvelles. J'ai entendu la sirène des pompiers alors j'appelais pour savoir ce que vous faisiez...
- Ah oui !?...

Abus de confiance

Selon Stéphanf

- Survivre c'est miraculeux parce qu'on naît tous en danger de mort. Ce que je viens de te dire au sujet de mes parents, ce n'est rien. Tous les parents paniquent devant le danger de mort. Tous les parents sont épuisés de repousser la mort qui rôde autour du berceau de leur enfant. Tu sais bien. C'est con, un bébé. Ça se tourne et ça s'étouffe dans l'oreiller. Il y a des bébés qui arrêtent tout simplement de respirer, là dans leur lit, tout seuls. La mort met sa main sur leur nez ou leur bouche, on ne sait pas. Toi aussi tu paniqueras, tu verras bien, quand tu auras un bébé. Ou, en tout cas, tu ne sais pas si tu paniqueras ou pas. Tu ne sais pas parce qu'on est des enfants. Laisse-les vivre, mes parents. Ils ont dû souffrir, sinon ils n'auraient pas fait tout ça. Pense à mettre de l'ordre dans ton propre esprit, ça m'aidera davantage que de me dire des stupidités pareilles. Faire arrêter ses parents ! C'est la mort qui est la vraie marraine ! C'est elle, la fée qui assiste, en première loge, à notre naissance. La première expérience de la vie c'est l'imminence de la mort. Tu comprends ? C'est la panique de l'organisme. On a beau tamiser la lumière, régler les thermostats, c'est comme ça. L'air entre dans tes poumons et ça te brûle, c'est du feu. Ça brûle mais ça te dit en même temps que ça te sauve. Si mon père me noyait, c'était pour que ma mère ne me tue pas. Ils n'étaient pas fous, ils souffraient et ils voulaient sauver leurs enfants...
- Je ne sais pas si...

- Le pire c'est de ne pas comprendre. Pendant toute l'enfance, on dépend d'eux. Ils nous sauvent, on les aime. Ils nous sauvent et on les aime. On fait tout pour qu'ils continuent à nous sauver. On essaie de les séduire pour qu'ils ne nous oublient pas. Mais ils nous oublient exactement comme moi j'oublie mon estomac, mon dos mes poumons. Ils nous oublient parce qu'ils s'oublient eux-mêmes (...) mais il faut effacer tout ça. Jure-moi d'effacer notre conversation, mets ta main sur l'arbre et jure.

Pilule déboires

Selon l'Anonyme des Carpates

Il fait froid, tellement froid ici. Je grelotte. Le pull et l'écharpe supplémentaires de mon voisin n'y font rien. Il a chaud. Tellement chaud. A vrai dire, on ne se sent pas bien, ni l'un ni l'autre.

La pièce est inhospitalière avec des relents de cendre froide, vestiges de l'avant loi Evain. Les affiches délavées aux murs exhibent des photos de jolis bébés joufflus. Tellement beaux qu'on dirait de la propagande. Mais qu'est-ce que je fais ici ? J'ai froid. Je l'sais bien pourtant que les bébés ne sont pas comme ça. Pensez donc, j'ai eu le temps de me documenter. Neuf mois moins deux mois d'ignorance plus un mois de doute ça fait huit mois de stress. Y'sont moches et tous fripés. Pas de quoi pavaner. Ch'comprends pas comment c'est arrivé. Pourtant, je ne suis pas idiot de ces choses-là. Je connais son cycle, c'était pas le soir à faire des bêtises. Et puis j'avais pas envie. De gros microbes m'accablaient depuis quelques temps, j'étais pas en forme. Et puis j'ai le droit d'avoir la migraine moi aussi ! Mais elle, c'était autre chose...

J'ai avalé mon traitement, un bon grog, et dodo. Quelle nuit ! Tout y est passé : la moquette, la douche, la table de cuisine (héritée de ma grand-mère, elle y préparait ses confitures...), la machine à laver (cycle essorage...). J'ai rien compris. Et elle riait. Maintenant, elle réclame une piqûre et moi une cigarette.

J'vais vous dire, si vous ne voulez pas tourner en rond dans la salle d'attente d'une maternité une nuit de pleine lune avec d'autres têtes d'ahuris, quelque soit la prescription, ne prenez jamais de pilule bleue pour soigner un rhume.

Génèse

Selon Sire Marquard

A la mémoire des bardes, des sages, des guérisseurs, des anges, des fées, et des humains proches de la Nature, peu importe leur couleur ou leur clan. Rouge est le sang versé et la pomme, Jaune est l'épi d'or et la persévérance, Verte est la feuille et l'espérance...

" Au commencement "Ka" créa le Ciel, la Terre.
Des ténèbres "ça" dit : Que la lumière soit !
Et elle fut ! A présent du siècle des lumières,
Reste-t-il grand-chose à part l'or et la soie ?

Les eaux sous le plafond, des eaux sur le plafond,
sont séparées, formant les mers et l'atmosphère.
Dans cette subtile alchimie tout se confond,
Et c'est un soir et c'est un matin, éphémères...

La Terre donne des herbes enfantant semences.
Comme le Vent ne sème la graine de l'akène,
Récoltons les fruits avant qu'ils ne se rengrènent :

Du cœur naît l'Amour en faisant fruit pour l'enfance.

L'espace et le temps, liés au firmament,
Le Soleil et la Lune, brillants filaments,
Et les cinq éléments, sont les fruits du Cosmos.
Tels l'Eau et le Feu, Athéna et Asclépios...

Les eaux et les cellules, foisons d'êtres vivants,
Foisonnent grâce à deux filaments spiralés.
Les gènes jumeaux enfantent les deux grands règnes :
La Vie et la Mort sont fruits du Serpent ailé...

La Spirale est immuable, la Vie est courte...
Pour comprendre la science des steppes et des yourtes,
Peut-être l'Espèce doit s'ancrer dans la Glèbe,
Et c'est un soir et c'est un matin, jour Ephèbe.

La Nature continue son œuvre, sans égale :
L'Arbre de la connaissance du bien et du mal...
Oui, du jour où tu en mangeras, tu mourras,
dans ce jeu ; des racines tu ressusciteras "

" A chacun l'âge venu, la découverte ou l'ignorance." TRI YANN

CODEX : * Ici planète Terre * Le Chêne parle au bouleau * Le Frêne parle au Merisier * Aux catalyseurs kaléidoscopiques, en particulier pour Gil le Gaël druidique * La colombe apporte la fève * Canaan, Candie, Carnutes, Karnak, Khakasses, Kalévala, KaBaal, Caducée, Kama, Katchina, Cacao, Kaërquez, Kaya * POIS ! POIS ! Pourquoi tu fais « ça » ? * Etcaete-Râ *

Notre mer la mère

Selon La Fanette

Il y avait cette femme au bord de la mer par un jour de grand vent. La plage regorgeait de crabes translucides, crissant sur le sable beige. Des allures de sel enduné, dépourvus d'algues noirâtres sous les pieds de quelques badauds dont je faisais partie. Cette femme intrigante de par sa poitrine trop chargée de ses bras l'entourant, la croisant soigneusement. Sa robe pâle souillée par les brusques accès de vent, marquait tantôt les courbes de ses hanches, le renforcement de son ventre, tantôt gonflait l'ensemble du corps, alourdissant les jambes. Ses bras immobiles protégeaient sa poitrine, comme l'aurait fait un corps transi de froid ou d'angoisse. Pourtant, rien dans la courbure de sa nuque ni l'inclinaison douce de la tête, n'indiquait la moindre gêne. Son pied sûr s'ancrait calmement dans le sable tiède en cette fin de matinée. J'étais trop en retrait pour distinguer précisément sa silhouette, encore moins quelques expressions du visage. Le vent semblait bercer son corps malgré elle, tandis qu'il violentait le reste de corps des promeneurs. Quels sentiments pouvaient bien se lover de cette façon dans le creux de ses bras ? Était-ce ce genre de femmes rêveusement solitaires, s'accommodant de ballades quotidiennes si tôt l'annonce des vacances faites, ou bien s'acharnait-elle à connaître chaque jour l'effet d'un nouveau soleil, d'une brise renouvelée sur la peau ? Quand bien même serait-elle désœuvrée, ou accaparée d'une tristesse ignorée, rien encore à cette distance n'était à distinguer de cette femme éloignée, longeant la mer en portant ses bras.

Soudain elle revint sur ses pas encore empreints sur le sable humide, pour regagner sans doute l'esplanade juste dans mon dos. Chaque pas qu'elle faisait dans ma direction dessinait une nouvelle ligne de son corps. Sa taille élancée, ses formes légèrement arrondies, ses longues mains blanches croisées sur les avant-bras, puis le visage aux yeux sereinement préoccupés. Lorsqu'elle fut à ma hauteur, je ne croisai pas son regard bien qu'elle m'ait certainement regardée. Enfin je découvris la raison de ses bras silencieux. Un enfant minuscule dormait en ce creux.

La maternité

Selon Justine Ristajex

Enfant je m'enfonçais des feuilles mortes dans le ventre.
Du frêne, ou du sureau si la chance me souriait.
Ce fut le seul jeu qui me contentait durablement : fouiller les futaies, bouleverser les coupes de bois pour découvrir les formes et les nervures qui combleraient mon vide.
Par-dessus tout j'aimais le craquement des nervures quand je resserrais mon nombril, ce chatouillis léger qui m'accompagnait chaque instant et me faisait courir plus vite dans la cour de récréation.

J'ai toujours eu peur des cercles.
Impossible de jouer au hulla-hup.
Le jour de mes onze ans j'ai pu souffler mes bougies d'un seul coup. Sans bouger le crâne. Sans reprendre mon souffle. Sans esquiver non plus les frôlements familiaux à travers ma robe de tafetas perlé.

La feuille est devenue tige, tronc, promesse de tannage...
On m'a proposé beaucoup d'alternatives. Les retournements chair et soie. Les premiers meccano. Le cuir et les moustaches. L'art d'éclater les bulles de savon noir.

Parfois la nuit je ressens encore ce frôlement de feuilles, tout au fond de mon ventre.
Je n'ai jamais vraiment pu avorter de cette poire invisible qui stagne dans ma chair.
Myriam pense que je me suis ligaturé le cœur. Les queues qui la parcourent ne sont que des truelles pour mélanger sa crasse.

Un jour j'aurai un enfant.
Je l'appellerai Fane.
Ou Sureau.
Canevas Trompette.
J'en connais une qui sera moins fière.

Le lundi au soleil

selon La Gonze

Le week-end s'est bien passé, tranquille. Deux jours, ça passe trop vite. Il faut déjà y retourner. Encore une petite semaine avant de pouvoir à nouveau respirer.

8h15, jamais plus de cinq minutes d'avance, c'est ma règle. Cinq minutes plus tard, le gardien ouvre les grilles, ils arrivent en courant pour être le premier dans le bâtiment. Heureux de se retrouver et de nous revoir, ils crient à tue-tête, rigolent. Ils ne connaissent pas encore l'état léthargique des adultes au réveil. Mais ce n'est pas le pire moment de la journée car les parents sont là, alors ils se tiennent, se retiennent encore. Tu verras tout à l'heure. Terribles.

9h00, normalement les autres classes se mettent à ranger les jeux, les dessins et commencent à travailler. Moi, j'ai pas envie, j'ai mal au crâne et puis de toute façon, ils ne font jamais ce que tu veux, ils ne comprennent rien et s'en mettent partout. Alors autant les laisser faire. Je crois beaucoup à la pédagogie par le jeu.

10h00, la récré, le pire : ça court, ça tombe, ça se pousse, ça crie, ça pleure.
« Allez, ce n'est rien, arrête de pleurer et rentre essayer ton nez, il coule. Oh, tu ne peux pas faire un peu attention, non ? Tu m'as marché sur le pied ! Mais c'est pas vrai ça !... » Tu ne peux pas avoir des chaussures propres ici. Impossible. C'est vraiment fatigant à force. 35 ans et t'as l'impression d'en faire 50. Encore heureux qu'il n'y en ait pas le soir à la maison. L'après-midi, ils font la sieste, tu penses pouvoir être un minimum tranquille, mais non, car il faut tout de même les surveiller, ils sont capables de tomber de leur lit ou de se faire dessus, ces andouilles.

Allez, courage petite, plus que quatre semaines avant les vacances. Et d'ici là, peut-être que les autres organiseront une grève, ça sera toujours ça de pris.

A voir ce mois

Selon Jean Ruche

La vie de ma mère, de *Peter Queenswood : une œuvre fœtale tournée caméra à l'épaule*

Réalisateur toujours en marge des grandes productions hollywoodiennes, Peter Queenswood nous pond un film intimiste et sensuel, où le spectateur mal sorti de son complexe œdipien aura du mal à ne pas perdre la raison, enivré qu'il sera par les arômes parfumés d'Anna la mère qui, par la pudeur de son jeu, frôle les sommets de la catharsis psychologique. Helen Fielder-Wincklow (« La dame qui passait sur le pont ») joue Anna, mère célibataire qui passe la plupart de ses nuits à revivre en rêve les éléments manquants de sa grossesse, des envies de concombres aux crises de pleurs, en passant par un féroce appétit sexuel que son célibat n'a guère apaisé en ne lui offrant que des amants de passage effrayés à l'idée d'élever un enfant. Alister Howard (« Maman j'ai faim ») confirme dans ce deuxième rôle qu'il est peut-être le nouveau Shirley Temple, en jouant Timothy, 5 ans, le fils d'Anna. Un hymne à la féminité du corps, ce film est comme un cadre en bois blanc usé autour d'une photo d'échographie.

1^{ère} partie : Court-métrage intra fœtal d'avant-garde tournée caméra miniature à l'épaule par le fils de Peter Queenswood 15 jours avant sa naissance. Biberon d'argent aux 7èmes Rencontres épiciuriennes d'Arcachon.

CNUP Grange Blanche, le lundi et mercredi et aussi dimanche, à 17h28.

La maternité

Selon Jean-Christophe Ribeyre

Je connaîtraï peut-être un jour « les joies de la maternité », à condition de vaincre certaines de mes appréhensions. Les neuf mois de grossesse ne m'angoissent pas vraiment. Je suis même prête à éprouver nausée sur nausée, à feuilleter *l'Emile ou l'éducation* sans ne plus vitupérer contre ce cher Jean-Jacques, à potasser Françoise Dolto jusqu'à l'écoeurement en attendant que l'enfant paraisse. Mon statut de femme enceinte me permettra au moins de faire passer tous mes caprices sous le label « envie de fraises » - au diable les scrupules, je profiterai sans vergogne de ce privilège éphémère. L'euphorie risque cependant de céder la place à l'inquiétude... « Tu enfanteras dans la douleur »... La petite crise mystique que j'ai traversée vers 9-10 ans m'a marquée beaucoup plus que je ne veux bien me l'avouer... Cette satanée religion qui se complait dans la souffrance a réussi à m'inspirer une sainte horreur de l'accouchement. Bref, je ne me sens aucune vocation pour revivre la Passion du Christ les cuisses en éventail sur une table de travail. Si je pouvais m'absenter au moment crucial, m'éclipser ou me désincarner comme par miracle dès les premières contractions (je sais, ce n'est pas très orthodoxe, mais la peur ne se raisonne pas facilement), cela m'arrangerait terriblement. La culture judéo-chrétienne, dont j'essaie de me débarrasser depuis des lustres à grand renfort de blasphèmes, me colle décidément à la peau.

Une seule solution : dédramatiser, écouter de la musique zen, s'entraîner à faire la « respiration du petit chien », tourner en dérision les idées reçues que l'on prend volontiers pour l'autorité suprême, enregistrer *The Snapper* de Stephen Frears dès que l'occasion se présente et visionner la scène d'accouchement sous péridurale jusqu'à user de la bande. La comédienne s'est cru obligée de sacrifier à l'imagerie traditionnelle, héritée de la Bible, elle pousse donc des cris de douleur à s'en déchirer les entrailles. Elle pensait sûrement incarner ainsi une parturiente saisissante de vérité, alors que l'anesthésiste était censé lui avoir évité de souffrir le martyre. La première fois que l'on voit cette scène d'anthologie, on tombe dans le piège émotionnel que tend une mise en scène outrancière aux âmes sensibles, voire doudouilles : on se recroqueville dans son canapé, on ne résiste pas à la tentation de fermer les yeux ni de se boucher les oreilles, on se dit que l'on ne se remettra jamais de ce traumatisme cinématographique, que cette séquence horifique peut nuire à n'importe quelle politique nataliste, que les pays développés, en plein recul démographique ne s'en relèveront jamais. Mais à force de regarder ces images, on retrouve peu à peu son esprit critique et on finit par prendre le fou rire du siècle. Je ne remercie donc jamais assez Stephen Frears : grâce à son tonitruant *Snapper*, la perspective apocalyptique de l'accouchement ne me mettra bientôt plus les nerfs à vif.

La cage à écureuils

Selon Valérie Presqu'île

Je préfère jouer dans les cages à écureuils, sur les toboggans ça glisse trop.
Je préfère jouer dans les cages à écureuils, sur le tourniquet, ça tourne trop.
Maman s'est fait ligaturer les trompes ce matin. Je suis la dernière de la famille.
Maman s'est fait ligaturer les trompes ce matin. Je suis la première de la famille.
Finis le stérilet de maman. Vive la révolution sexuelle.
Je préfère jouer dans les cages à écureuils, dans l'utérus ça bougeait trop.
Maman m'a fait gober la pilule du lendemain.

Dwarf madness

Selon Darx le Hibou

Propos de Firmin Pousse-Brouette-de-Derrière-les-Rosiers recueillis par Darx le Hibou.

« Notre histoire tourmentée remonte à la nuit des temps, mais ce n'est qu'aux heures sombres du Moyen-Âge que vous, les humains, avez daigné prendre connaissance de notre existence. C'est également à cette époque que cette salope de Blanche-Neige a plaqué nos 7 ancêtres ; belle récompense en fait. Pendant que Simplet, Grincheux et compagnie cassaient du dragon et rataient la belle doche, la donzelle se faisait sauter par le boutonneux pourfendeur de cloporte dans le lit de Dormeur qui, comble de malchance, dormait justement dans son lit et reçut comme fruit de ses ébats juvéniles, moult contusions qui n'arrangèrent guère son physique déjà peu avenant. Transis de chagrin et d'amertume, mes ancêtres se sont alors figés dans le gazon pour l'éternité, pour ne se réveiller que quelques jours dans l'année (à la date anniversaire de la trahison de la pouf à jupe jaune et corset bleu). Puis, comme la reproduction sexuée est une discipline extrêmement variée et riche, nos sept glorieux ancêtres, par tulipes, papillons, papillons et grenouilles interposés (avec une nette préférence pour les grenouilles tout de même) ont réussi à développer un semblant de démographie.

Aujourd'hui, force est de constater qu'il ne reste plus de ce glorieux peuple qu'une descendance malingre, rachitique et rabougrie, qui se contente de hanter les jardins un peu kitschs de ces quelques nostalgiques du temps des fées et des elfes. Mais voilà que, non contents de nous avoir humilié puis relégué au rang de mobilier potager, votre race perpétue cette grande tradition de persécution à l'encontre de notre peuple ; vos rejetons pubères ont élu grand divertissement éthylo-ludique des samedis soir, le Garden Dwarf Shooting. Entrent dans cette catégorie l'ensemble des activités ayant pour finalité de réduire en miettes tout ce qui est petit avec une barbe et un chapeau rouge et qui vit entre les pensées et les soucis.

Pour que puissent revivre mes frères néantisés par vos basses pulsions, nous sommes bien obligés de trouver quelque part des pièces de rechange. Et à votre avis, où est-ce que l'on peut trouver trois mains de cinq centimètres, une dizaine d'yeux pas plus gros qu'une bille, hein ? ! Vous croyez que je vais aller chez Casto pour racheter de la plomberie pour leur foutre dans le bide. Et bien non ! Moi, les pièces de rechange pour réparer mes p'tits frères, je les prends à la maternité. Sans rentrer dans les détails, car vous comprendrez bien que je tiens à garder secrètes mes méthodes, j'opère de telle façon que tout le monde pense qu'il s'agit d'une indécatesse de Dame Nature. Ah ! Tremblez pauvres humains, voici venue l'heure de payer le martyr que vous nous infligez ; tremblez, la folie ne fait que commencer. Nous allons bientôt vous plonger dans un malstrom de délire et de folie. L'Humanité pourra-t-elle s'en remettre ? Vous le saurez bientôt ! ! ! »

Hémorragie interne

Selon Vale Poher

Je n'écarterai pas les jambes. Pas de cette manière. Juste pour pisser. Et encore. Rien n'en sortira. Rien de moi, rien de mon ventre. Je n'écarterai pas les jambes.
Mon sac tombe. Mon lacet est encore défilé. Tant pis. Je marche dans le couloir de l'hôpital. Ça n'en finit pas. Les couloirs sont toujours trop longs.
Les maladies m'entourent maintenant. Celles que j'aurai, peut-être. Ici, enfer de l'hypochondriaque.
Je n'écarterai pas les jambes. Juste pour pisser. Sur ton pied. Je me dépêche. Pourtant pas si pressée de voir l'affaire. Maternité. Bloc C, 3ème étage. La porte s'ouvre. Cris de bébés. Je n'écarterai pas les jambes. Ni les lèvres de félicitation. Porte 142. Je frappe. Il est là devant moi. J'embrasse sa mère. Je le regarde. Il existe. Je reste trente minutes. Donne le cadeau. Pose les questions. Oui c'est ça, je verrai si ça fait mal. Il est petit, moi je meurs lentement.
Je sors de la couveuse géante. Je serre les jambes. Donner la vie au milieu de l'éther. Du coton dans les yeux. Je m'évanouie pour l'éternité.

Le tour de la question

Selon Anton Ottero

La dernière fois, je m'étais déjà jurée de ne pas y remettre les pieds, mais c'est plus fort que moi, je ne décline jamais son invitation, mais là, maintenant, ça suffit. J'en ai assez de me faire du mal. Car je me fais du mal dans cette histoire. L'apéritif est à peine fini que je commence à ressentir des crampes à l'estomac. Elle me demande si je fais bien de boire comme ça autant de bière, mais la bière, c'est ce que je supporte le mieux. Elle me glisse un glaçon dans le verre, un glaçon dans la bière, c'est vraiment la reine des connes. Je n'aime pas sa cuisine, elle sale trop. Son salon est terne, ses vêtements ringards, elle passe dorénavant son temps devant la télévision, et elle ne supporte pas qu'on la reprenne sur des mots. L'expression n'est pas sa tasse de thé. Elle jaccasse, ça, elle sait faire. Nous parlons ensemble de météo, de taxe d'habitation, le temps que ça m'a pris pour venir jusque chez elle. Ça, nous savons faire ensemble. A table, il y a de longs temps morts où je m'efforce de

faire beaucoup de bruit en astiquant ma viande, je ne supporte pas ses silences. Elle s'en moque un peu de vrai dire, ce qui l'importe, elle, c'est que je la félicite à l'issue de son repas, ça l'aide. Elle aime bien les compliments. Elle aime bien s'entendre dire des choses comme : « tu te débrouilles vraiment très bien » ou « où est-ce que t'as appris à cuisiner des sauces pareilles » ? Elle est toute à son contentement mais moi, au fond, je trouve sa bouffe dégueulasse et les soirées avec elle ennuyeuses, étouffantes.

C'est moi qui lui ai demandé de passer au salon. Elle aimerait mieux rester à la cuisine mais j'insiste lourdement, on est quand même mieux assises sur des coussins et puis t'en fais pas, je vais pas salir. C'est vrai qu'il m'est arrivé à plusieurs reprises de renverser mon verre sur le canapé. Les taches s'étaient incrustées et elle avait occupé tout son dimanche à ramener le tissu à sa couleur initiale. Mais je ne suis pas si maladroite d'habitude, au contraire, je suis quelqu'un de très attentif. Je m'installe dans le fauteuil orange, orange comme le fruit, on ne peut pas trouver une image plus appropriée. Je bois un digestif maison, quelque chose de très désagréable au goût mais efficace pour la digestion. Elle se lève pour mettre de la musique. De la musique classique et puis après du jazz. Je ne sais pas de quoi nous parlons exactement mais je crois que ça n'a ni queue ni tête. C'est un vrai moulin à paroles. Elle dit qu'elle aimerait un jour peindre à son compte, que la contemplation narcissique de soi n'est pas épanouissante mais que le métier de comédienne doit être quelque chose de très excitant pour une femme. J'acquiesce à tout ce qu'elle me dit. Elle pourrait me confesser n'importe quelle saloperie, je crois que je ne broncherais pas. Je me transporte ailleurs, j'essaie de prendre de l'altitude. Elle se lève pour passer un nouveau disque parce que le jazz, ça va bien cinq minutes. Je lui demande presque aussitôt de ne rien changer, j'aime beaucoup ce morceau. D'ailleurs, j'étais venue ce soir pour lui dire ça, pour lui dire combien j'aimais ce morceau et combien il me rappelait les fois où je faisais l'amour avec son mari sur ce canapé où elle pose à présent son derrière. Il me demandait de choisir un morceau pendant qu'il me touchait le bas du ventre et ma préférence allait toujours pour le même titre. Une partition avec beaucoup de cuivres et puis d'un coup, un solo de clarinette qui durait longtemps, longtemps. Et nous nous enlacions là, sur ce vieux canapé décati, pendant que l'orchestre crachait ses dernières notes de musique. Il me demandait de l'aimer très fort, de le serrer, de lui dire que sans lui, je ne serais rien. Et nous faisons encore l'amour comme deux jeunes gosses qui s'étourdissent à leurs premiers émois. Cela aurait pu durer comme ça des années mais il est mort. Et la dernière fois que nous nous sommes vus, nous n'avons rien pu faire, elle était là, à la maison, son voyage avait été annulé à la dernière minute. Il me regardait féroce, je la regardais féroce, nous étions lui et moi prisonnier d'une même tortionnaire. A la cuisine, je lui ai dit qu'il fasse n'importe quoi pour se débarrasser d'elle, j'avais très envie de lui. Il disait qu'il ne pouvait pas, qu'elle se douterait de quelque chose s'il l'envoyait faire des courses à une heure aussi tardive. De toute façon, le frigo est plein. C'est tout ce qu'il a trouvé à me dire : le frigo est plein. J'étais pleine de rage, secouée par une colère confuse. Plusieurs fois à table, j'ai failli me lever et balancer les plats. Je la regardais manger son entrée, elle me donnait la nausée, c'est-à-dire que de la voir comme ça, à trier dans son assiette les lentilles, ça me donnait l'envie de tout rendre, de tout salir, je voulais la salir pour toute la méchanceté qu'elle mettait à vouloir être la femme de cet homme. Car c'est avec elle qu'il a passé sa dernière nuit avant que son cœur ne le lâche et ça, je ne peux pas l'oublier. C'est avec elle qu'il a fait l'amour une dernière fois. C'est avec elle que pour la dernière fois dans sa vie, il est entré dans le corps d'une femme. On ne peut pas vivre avec cette idée là, à moins d'être au-dessus de tout. Moi, je ne suis au-dessus de rien. J'ai les pieds cloués au sol et je n'avance plus d'un pouce. C'est elle, c'est elle qui est la cause de tout et je m'étais jurée de lui faire payer ça.

J'ai su qu'elle attendait un enfant de lui, elle me l'a dit quelques semaines après l'enterrement, elle avait déjà acheté des livres sur la grossesse. Elle voulait garder cet enfant, je lui ai répondu que c'était un acte égoïste et qu'élever un gosse sans père à la maison, c'était pire qu'un abandon. A force d'en causer, nous avons fini par faire le tour de la question et j'ai approuvé sans réticence le courage de sa décision. Mais le jour où il a fallu qu'elle renonce cliniquement à sa grossesse, j'ai bien cru qu'elle allait devenir folle ; et pendant plusieurs semaines, elle a suivi un traitement pour soigner ses nerfs malades. Elle voulait récupérer son enfant, c'étaient ses mots : « je veux récupérer mon bébé ». Les médecins m'encourageaient à la soutenir et chaque jour de la semaine, je venais la visiter à l'hôpital. Je lui parlais durement : « ton enfant est mort, c'est ta décision, et maintenant repose-toi ». Comme elle m'avait laissé les clés de son appartement, j'en profitais pour coucher chez elle, je m'endormais toujours avec le même disque et je glissais dans mon sac à main quelques photos d'album où l'on voit Paul, torse nu sur une barque ou mangeant une gaufre près du rivage. Un vol de polaroids mineur comparé à la cruauté de sa disparition.

Elle est sortie de l'hôpital avec le foulard que je lui avais offert, c'était le lendemain de Noël et elle tenait à ce que nous passions les fêtes ensemble. Elle m'a dit qu'elle voulait recommencer une nouvelle vie et avoir du bon temps. Elle m'a invité chaque mardi de la semaine et pas une seule fois je n'ai refusé son invitation. Je crois que la photo de Paul dans le salon y est pour quelque chose. Paul prend la pause devant son dériveur, le vent s'est levé et ses cheveux s'ébouriffent dans un décor de palmiers indolents. Paul a ce sourire des petites matinées chargées de nicotine, j'ai l'impression que c'est à moi qu'il sourit, à moi seul ; et je défie son regard jusqu'au moment où, ramenée à l'humeur éteinte du salon, je me sens contrainte de raviver la flamme d'une conversation haletante d'ennui. Elle sert à présent le plat principal sur la table en s'excusant par avance si ce n'est pas assez salé. Je me sens désormais prête à tout lui dire, j'ai comme des larmes qui coagulent au fond de ma gorge, et je change soudainement de couleur. Je ne sais plus ce que je dis exactement mais je dis les choses sans détour, je l'accable comme un procureur qui rendrait son verdict et je crie, la bouche grande ouverte, que tout ça, c'est sa faute. Elle est restée muette devant son assiette, j'en ai profité pour m'éclipser et faire claquer la porte derrière moi. Tout ça, elle l'a bien cherché. J'ai couru dans la rue au point d'en avoir le souffle coupé. Arrivée en bas de chez moi, je me suis fait la promesse de ne plus jamais remettre les pieds chez ma sœur. Et je me suis mise à pleurer bêtement dans mon mouchoir.

ACD Association de type loi 1901 (n°0691044666)

ACD c/o Anthony Botteron
51 rue Salomon Reinach
69007 Lyon

tel : 04 78 72 27 11
mel : confiture@egroups.fr

site Internet :

www.bleton.com/acd

